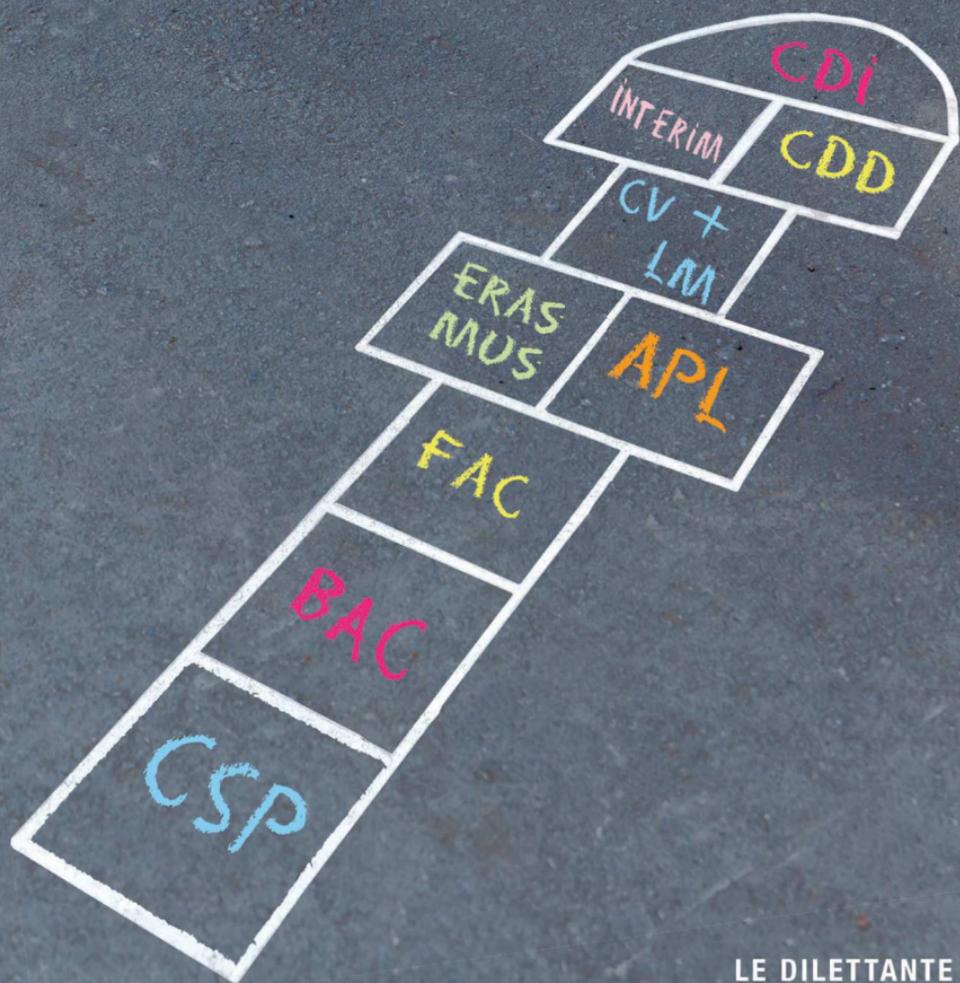


# MARION MESSINA

# FAUX DÉPART



LE DILETTANTE



Marion Messina

*Faux départ*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © Camille Cazaubon  
© le dilettante, 2017  
ISBN 978-2-84263-906-8

*Pour Jean, Micheline et Antoine*  
*Ser terco. Insistir.*



1.

Alejandro s'était réveillé avec la bouche sèche et la mi-molle des matins maussades. Il s'était étiré péniblement, la paume dorée de ses mains fines avait touché la poutre qui traversait l'unique pièce de son appartement. Il avait faim, le frigo acheté chez les Compagnons d'Emmaüs dégageait une odeur âcre de pâtes aux lardons. Il avait remis le même caleçon que depuis trois jours, enfilé un pull trop fin pour supporter les hivers grenoblois et regardé la liste de ses téléchargements. Il observa d'un œil torve et d'une main agitée la sodomie d'une quadragénaire en portejarretelles et talons aiguilles, sortit s'acheter un kebab avec un ticket-resto et rentra dans son dix-huit mètres carrés poussiéreux. Il était déjà 17 heures, c'était un samedi pluvieux et froid de décembre. Il ne travaillait pas les week-ends. La prochaine beuverie chez ses amis compatriotes

ne commencerait pas avant 21 heures. Il se roula un joint et s'allongea.

Il logeait dans une ancienne maison de famille, dans le quartier de l'Île-Verte. Huit studios avaient été improvisés dans d'anciennes chambres d'enfants, tous occupés par des étudiants. Il n'y avait plus de rires ni de bruits de chahut mais des râles de stupre, des orgies d'alcool et des cliquetis de bouteilles descendues dans des seaux au cours des dimanches après-midi. L'occupant le plus jeune avait dix-neuf ans, le plus âgé était un doctorant en physique qui chatouillait la quarantaine et cachait toute l'année sa calvitie sous un bonnet rasta. Les murs en crépi vibraient au son des basses du trip-hop britannique, notes douceâtres du reggae jamaïcain, électro *classy* d'un quelconque disc-jockey d'Europe de l'Est. Il aurait pu être question de n'importe quel étudiant de n'importe quelle ville de province d'Occident. Mais Alejandro Manuel González Peña était légèrement conscient de son inconsistance, et c'est pourquoi il était plus intéressant et beaucoup plus névrosé que n'importe quel Colombien expatrié dans une ville choisie dans la plus pure contingence.

Étudiant en dernière année de *pregrado* en littérature française dans une université privée de

Bogotá, Alejandro avait décidé d'imiter ses idoles en se formant sur le Vieux Continent. Atterré par la médiocrité de ses concitoyens et la corruption de leurs élites indétrônables, il avait entamé pendant près d'un an des démarches qui avaient fortement éprouvé son français académique. C'est en se rendant sur la fiche Wikipédia de Stendhal qu'il avait découvert sa future ville d'adoption, bien que le nombre peu élevé d'habitants l'ait d'abord pétrifié. Grenoble était un choix par défaut, la poste colombienne n'ayant jamais envoyé dans les temps ses dossiers de candidature à Bordeaux et Lyon.

Grâce à un oncle établi aux États-Unis, il avait pu réunir assez d'argent pour obtenir son visa, payer son billet d'avion et la caution de son premier logement, un F3 sur les grands boulevards partagé avec quatre autres Sud-Américains. Pour pouvoir vivre son rêve de gloire et d'érudition, il avait laissé derrière lui Diana, sa *novia* depuis le lycée. Il avait réalisé dans l'avion qu'elle ne lui manquerait pas, ou si peu. Il partait *rencontrer son destin*, bien qu'il ait été le premier et plus grand amour de sa vie.

Elle lui avait proposé de le suivre, elle aussi avait achevé son premier cycle et son français

était alors bien meilleur que le sien. Il avait refusé en citant Neruda et lui expliquant qu'il valait mieux se quitter lorsque l'amour est à son apogée. Elle avait fait une longue dépression et pris vingt kilos dans les mois suivant son départ. Quelque chose en elle s'était brisé, elle lui avait envoyé de longs mails dans lesquels elle décrivait cet insoutenable sentiment d'abandon, les nuits d'angoisse peuplées de rêves obscènes, elle le voyait baiser d'autres femmes, ses maux de ventre, ses accès de boulimie, ses crises de larmes interminables qui l'étouffaient à tout moment de la journée. Il n'avait jamais répondu. Il n'y avait rien à dire à cela. Il regrettait qu'elle souffre mais ne se reprochait nullement d'en être responsable. Il ne voulait pas se *prendre la tête*.

\*\*\*

Alejandro avait depuis peu vingt-quatre ans. Il les avait célébrés dans un bar *latino* dans une ambiance festive forcée, calibrée pour les Français en quête de *sons ensoleillés* et de *rythmes endiablés*. La fibre latino-américaine s'est très mal implantée à Grenoble, où l'évocation du continent suffit néanmoins à mettre en émoi et à disposition plusieurs spécimens féminins, de la bimbo amatrice de reggaeton vulgaire à la chargée de mission de

mairie de banlieue abreuvée de poèmes de Neruda et de rétrospectives Buñuel.

Il se sentait vieux et fatigué. Il avait intégré en septembre dernier un M2 de Lettres modernes. Il était en France depuis déjà plus d'un an ; le lendemain de son arrivée il avait *surfé* sur le site de Pôle emploi, envoyé CV + LM, *monté* des dossiers à la Caf, *fait la queue* à la Smerra, découvert la ronde des UFR, UE et ECTS capitalisables. Il avait rapidement décroché un CDI de dix heures hebdomadaires en tant qu'*agent de propreté des locaux* d'une résidence universitaire privée. Il se levait tous les matins à 6 heures pour travailler jusqu'à 8 heures et demie, avant de rejoindre à vélo son amphithéâtre ou les locaux en préfabriqué situés derrière le hall sud de l'université. Il gagnait quelques centaines d'euros par mois, agrémentés de l'APL, le tout lui permettait de régler son loyer de justesse ainsi que quelques dépenses courantes réduites au moins que nécessaire. Ses parents étaient ingénieur civil et professeur d'espagnol dans un lycée catholique bien réputé ; mais Alejandro avait grandi avec une certaine idée de la vie d'écrivain génial et précaire, qu'il ne voulait pas voir corrompue par des parents aimants ou une amante énamourée. Il avait des dizaines de camarades de beuverie qu'il

ne recevait jamais chez lui, faute de place et de logistique. Son ordinateur ronronnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toujours en train de télécharger un porno ou de crachouiller du Radiohead.

Il avait d'un point de vue financier une existence on ne peut plus bohème mais on ne peut plus ennuyeuse du point de vue de la littérature. Il avait validé ses examens de justesse et présenté un mémoire de M1 médiocre, mais de très bonne qualité si l'on considère que sa rédaction avait débuté moins de trois semaines avant l'oral de présentation. Il n'avait pas appris grand-chose en cours, hormis du vocabulaire complexe de sémantique, somme toute très proche de l'espagnol. Il avait écouté des heures durant Brel, Brassens, Booba, Gainsbourg et tous les groupes de la scène locale. Sortir des énormités du hip-hop ou des citations entières de Cioran lui avait permis de foutre sur son matelas trop mou quelques filles qu'il ne parvenait à distinguer qu'en fonction du degré de fermeté de leurs seins. Il n'écrivait plus.

En 2008, les uns des journaux titraient sur la Crise, au sujet de laquelle personne ne comprenait rien mais tout le monde avait un avis. Le trotskisme revenait à la mode, on fantasmait sur

de futures séquestrations de patrons, on parlait des parachutes dorés, de Wall Street, de la *finance dérégulée*, du *capitalisme sauvage*; Sarkozy tentait tant bien que mal de fustiger un système qu'il avait glorifié au cours de sa campagne électorale à peine plus d'un an auparavant. Il s'agissait de *moraliser l'économie*, de lui redonner une place où elle serait *au service de l'Homme* et non l'inverse; ce fut une très bonne année pour les publicitaires. Les terrasses des brasseries ne désemplissaient pas et les Français, ce peuple impatient et irascible, portaient des toasts à la Crise, dont ils ne voyaient encore aucun effet, quelques mois seulement après en avoir entendu parler au 20 heures. *Connerie de journalistes, fausse alerte* ou alors *début d'une ère nouvelle*, des quinquagénaires attablés, nés trop tard pour faire Mai-68 mais toujours envieux de leurs aînés, prédisaient une révolution, et celle-ci approchait à grands pas. Ils détachaient leurs tickets-resto et parlaient de leurs projets immobiliers pour la retraite tout en rêvant d'un avenir radieux débarrassé à tout jamais de la spéculation, des parasites à attachés-cases, un Éden peuplé de fonctionnaires consciencieux et impliqués dans la plus noble des causes : la pérennité de l'État-providence. Dans ce contexte poisseux et apocalyptique, au milieu des commérages et des estimations politiques au doigt mouillé,

Alejandro commençait ses journées le ventre vide et les bourses pleines.

Le soir, il s'était rendu chez Gustavo, étudiant en arts du spectacle. Il était amoureux du théâtre argentin et des films de Woody Allen, travaillait comme placier-déchireur-de-tickets dans une maison de la Culture de l'agglomération et surveillant dans un lycée professionnel ; pour un immigré avec un cursus aussi peu recherché, il avait eu beaucoup de chance. Il préparait cette année son deuxième mémoire, le renouvellement des visas étudiant lui permettait de rester légalement en France, où il vivait chichement, comme un Français lambda n'aurait pas su se montrer capable, pas même le plus smicard des smicards. Il partageait avec Alejandro un mépris croissant pour la mère patrie, il ne serait rentré pour rien au monde en Colombie. Il pensait avec tendresse et douleur à sa mère et à ses grands-parents, à qui il rendait visite un été sur deux. La période de Noël approchait et c'était le moment le plus délicat pour les expatriés : il fallait fêter la famille avec des packs de Kro et des compagnons d'infortune, se relayer sur Skype pour capter une image floutée de ses proches, écouter des chansons de Carlos Gardel et Joe Arroyo en fixant les toits enneigés de la ville.

La soirée s'annonçait comme celles des semaines précédentes et à venir : six jeunes hommes d'environ vingt-cinq ans autour d'une table dans un studio, assis par terre ou sur un divan récupéré, un PC pour l'ambiance sonore, des effluves de shit, des rots au houblon de moins en moins bien retenus, des discussions sur les femmes ou sur la politique, des blagues salaces, des jeux de cartes, des mises au défi éthyliques, un réveil à 15 heures. Certains adoraient Uribe qui avait « sauvé la Colombie », Alejandro le détestait au plus profond de sa fibre citadine tendance libertaire. Les fins de semaine n'étaient pas beaucoup plus palpitantes que les autres jours, mais elles passaient vite et lui donnaient l'illusion d'être entouré. Pourtant, au fond de lui, il était glacé par la peur et la solitude. Parfois, sous l'influence de l'alcool il parvenait à écrire des textes d'une ou deux pages, souvent très bons. Il avait indéniablement du talent. Il supprimait le texte le lendemain; il voulait écrire *Les Frères Karamazov*, remplacer García Márquez qu'il exécrait – avec son style insupportable et ses personnages aux noms à coucher dehors. Il n'arrivait pas à écrire sur autre chose que les femmes et l'alcool, il se sentait comme un Baudelaire du quart monde, petit, ridicule, obligé d'aspirer des moquettes de résidence

et de frauder dans les transports publics. Le sens de sa présence en Europe lui échappait, il était devenu un branleur stricto sensu, la masturbation et la recherche du plaisir sexuel occupant l'essentiel de son temps libre.

\*\*\*

Il avait repris sa semaine en se rendant sur son lieu de travail, comme à l'accoutumée. Aurélie était arrivée plus tôt, elle était d'un sérieux, d'une discipline ridicule et admirable. Elle était accroupie et présentait son cul en lordose pour nettoyer sous un lit. Alejandro observa la scène et se remémora le plaisir qu'il avait en elle : elle était généreuse et souple, ronde et tonique, sa voix grimpait dans les aigus d'une manière impressionnante lorsqu'il la pénétrait en ondulant son bassin. Elle arrivait toujours chez lui avec une part de tarte au chocolat ou de quiche au thon et petits pois emballée dans du papier d'aluminium. Elle était fille d'ouvrier et cela se voyait dans le moindre détail : le vernis à ongles de mauvaise qualité qui s'écaille après vingt minutes de travail, les culottes en coton grossier et petits motifs ridicules achetées par lots, les cheveux coupés aux épaules et très légèrement dégradés, la coupe des collégiennes qui vont pour la première fois dans un salon avec

un chèque en blanc de leur mère, les vêtements aux coutures sautées, les jeans trop grands et mal coupés – qui ne mettaient pas assez en valeur son petit cul rebondi, minuscule.

Il s'agissait d'une jeune femme propre et bien élevée, qui avait grandi et vécu sans jamais quitter un quartier HLM de Fontaine, une ville de la très proche banlieue. Cela faisait déjà quelques semaines qu'elle passait chez lui, uniquement pour faire l'amour. Ils ne parlaient que très peu, par pudeur et joie de ne pas avoir à faire semblant de mener des discussions de courtoisie. Les relations entre individus étaient toujours *intéressées*. Pour combler un vide, passer le temps ou faire l'amour. Nul besoin de parler si les personnes partagent un même objectif. L'essentiel est obtenu, l'échange est sain. Elle était consciencieuse et appliquée, elle attendait toujours qu'il soit sur le point de jouir pour cesser de sucer sa verge. Elle se régala dans ses fellations et était capable d'une chose assez rare pour la génération des femmes abreuvées de pornographie : lâcher prise et accepter le laisser-aller peu flatteur du corps pendant l'acte sexuel.

Elle ne rentrait pas son ventre, ne s'épilait que très peu le pubis, ne se retenait pas de crier et de

grimacer lorsque le plaisir montait en elle. Elle était spontanée et naturelle, elle avait de l'humour bien qu'il ne parlât pas assez avec elle. Elle était venue à lui avec bienveillance et sans peur : avant lui elle n'avait eu qu'un piètre amant au lycée. Il l'avait dépucelée maladroitement mais elle n'avait pas saigné. Il lui avait parlé de sodomie dès la deuxième fois et elle avait refusé. Elle lui avait expliqué qu'elle avait mal avec lui, ce à quoi il avait répondu que c'était bon signe, que les femmes devaient avoir mal, qu'elles pensaient oui en disant non et qu'elles ne savaient pas distinguer la douleur de l'orgasme. Il lui avait demandé de s'épiler intégralement, ce qui la rebutait. Elle aimait passer sa main dans sa toison sèche, fournie et frisée. Elle aimait voir la bosse que celle-ci formait sous ses sous-vêtements. Elle n'avait jamais regardé sérieusement de pornographie, quelque chose la gênait, elle trouvait cela convenu et ennuyeux. Elle était restée par la suite inactive jusqu'à l'obtention de son baccalauréat économique et social, mention bien.

Elle avait rencontré Alejandro sur son lieu de travail et tout de suite été attirée par ce garçon maigre aux articulations en mousse, qui semblait rebondir sur le sol en marchant. Il avait un *bagage culturel*, un *minimum d'expérience de la vie*, elle

venait de tomber du nid et avait une soif de connaissance qu'elle ne savait comment étancher ; il n'était pas français, ni européen, le simple fait de l'entendre parler était une *fenêtre sur le monde*. Il jouait sa carte exotique avec beaucoup de délicatesse et de malice ; ce n'était pas son physique qui lui permettait de se démarquer. Petit, son implantation de cheveux très basse réduisait son front à une bande de peau ocre entre une tignasse lisse et brillante de cheveux noirs aux reflets bleus et des sourcils épais mal dessinés. Ses yeux étaient ronds et surmontés de cils droits, comme tracés à la règle. Son nez busqué conférait un caractère indéniable au profil ; il était une accumulation de défauts charmants. Il avait des dents pointues et inégales mais parfaitement blanches, sa bouche était charnue et dorée.

Elle ne connaissait rien de la Colombie hormis Shakira et les Farc, Ingrid Betancourt avait été libérée quelques mois plus tôt. Sa mère avait déposé des bougies sur son balcon en signe de solidarité et le sort de l'otage l'avait toujours laissée indifférente : elle était *engagée* sur d'autres problématiques, qu'elle avait fini par ranger au placard, les épreuves du baccalauréat approchant. Il lui promit de lui en apprendre davantage mais ne le fit jamais : il était habitué aux touristes

revenant d'Auschwitz, pro-Tibet libre, soutenant les indigènes du continent sud-américain et consommant des tablettes de chocolat équitable, il s'agissait du plus gros des troupes chez ses amis non colombiens ; une Française tout simplement curieuse, ça, il ne le voyait que très rarement. Il n'acceptait de parler de politique qu'avec ses compatriotes ; avec les autres, il fallait partir de trop loin. Il avait aussi un peu honte d'évoquer les scandales à répétition de la mère patrie envers laquelle il se sentait de moins en moins redevable ; il avait davantage le sentiment de s'être évadé d'une grande prison, mais les regards compatissants d'Occidentaux capables de laisser crever des sans-abri lui étaient tout autant intolérables.

Aurélie n'avait pas eu la volonté de se laisser courtiser ou désirer. La séduction exigeait du temps et une confiance en soi dont elle était dépourvue. Ils s'étaient reconnus en un coup d'œil et il n'avait pas perdu beaucoup de temps avant de l'inviter chez lui. Elle s'était confiée à lui dans un français impeccable et avec une voix légèrement tremblante ; elle n'avait que très peu d'amis au lycée, elle connaissait une effroyable solitude depuis qu'elle était arrivée à l'université, elle parlait comme une bonne élève qui perdait pied. Son *job étudiant* était gratifiant car on la